Ami du Clergé du 2 février 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — II. Le semeur, ou comment aller à la vérité, 65.
A l'école des Saints. — XI. S. Tite, évêque : Le pontificat, 69. — XII. Les Sept Fondateurs des Servites : La dévotion à Marie, 71.
Aux Enfants de Marie. — XCVII. L'esprit de vanité 74
Les fêtes de l'Eglise. — XXI. La Septuagésime, 75.
Douze Chemins de croix. — III Pour apprendre le renoncement et l'obéissance, 76. — IV. Pour apprendre l'humilité, 78.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

II

LE SEMEUR, OU COMMENT ALLER A LA VÉRITÉ

Mes frères,

La scène se passe sur le lac de Tibériade. Une barque de pêcheurs, solidement amarrée, oscille légèrement à quelques mètres du rivage. ésus s'y est assis, sans doute avec quelques apôtres, comme dans une chaire qui le sépare de la foule, lui permet de l'embrasser du regard et donne à chaque auditeur la facilité de l'apercevoir et de suivre son geste.

Sur la grève, un rassemblement qu'on ne peut évaluer. Combien sont-ils là entassés ? Cinq mille, dix mille, vingt mille, comme à certains jours ? L'Evangile, qui ne précise pas, parle d'une foule nombreuse, immense : *turba plurima* (Luc, VIII, 4) ; *turba multa* (Math., XIII, 2 ; Mc., IV, 1).

Pour fond de décor, la plaine de Génésareth, plus riche que notre Beauce et orgueil de la Palestine. C'est la saison des semailles. Sans doute se découpe sur l'horizon la silhouette de quelque semeur qui arpente son champ et jette le blé d'un geste large dans le sillon.

Notre-Seigneur le désigne de la main : « Voici que le cultivateur est sorti ensemencer ses terres. » leur dit-il.

Et il leur fait l'histoire diverse de ces semailles.

Tandis qu'il sème, des grains de blé roulent et s'égarent au bord de la route qui longe le champ ou sur le sentier qui le sépare du voisin. Ils ne pénètrent pas, ils ne peuvent pénétrer dans le sol poussiéreux ou battu. Ils seront écrasés par le pied des passants ou picorés par les bandes de passereaux à l'affût.

D'autres tombent bien en plein champ, mais en mauvais terrain, là où le roc affleure le sol. La couche de terre végétale est mince, légère, peu profonde ; la semence y germera et lèvera même d'autant plus rapidement que, grâce à son peu de profondeur, cette terre sera plus vite pénétrée par la rosée et la chaleur. Mais précocité illusoire et trompeuse : car faute d'humus, cette herbe hâtive et délicate brûlera et se desséchera aux premiers rayons trop ardents du soleil.

Une autre part encore tombe en plein champ et même en bonne terre : le sol était riche de suc, puisque des buissons y poussaient drus. On a bien brûlé ces épines avant le labour. Mais les plantes mauvaises sont plus vivaces que les autres ; leurs racines repousseront en même temps que la moisson ; et le blé, étouffé dans l'entrelacement des jeunes ronces, ne donnera jamais d'épi mûr.

Enfin il y a la bonne terre. La semence qu'elle a reçue va germer, lever et croître silencieusement. Puis, au temps de la récolte, de lourds épis onduleront au souffle du vent, qui donneront trente, soixante cent fois le capital confié aujourd'hui au sol, si bien que le cultivateur y trouvera, avec son pain de l'année, la semence de l'année suivante.

Et brusquement, sans tirer la morale de sa parabole, le Maître conclut pour piquer l'attention : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! » ou, comme nous disons aujourd'hui : « A bon entendeur, salut ! » Dans la foule, on dut épiloguer en sens divers sur ce langage quelque peu énigmatique. Les apôtres, qui entouraient le Maître, ne se résignèrent pas à comprendre à demi et lui demandèrent une explication.

La semence, leur dit-il, c'est la parole de Dieu. Mais cette parole de Dieu ne porte son fruit dans les âmes que lorsqu'elle y reçoit un accueil attentif, intelligent, généreux, et dans la mesure même de ce bon accueil. Et reprenant, l'une après l'autre, les quatre données de la parabole, il leur signala les états d'âme qui font obstacle aux résultats de la prédication divine.

Aucune leçon ne me paraît plus actuelle que celle-là au début de cette station de Carême.

Pendant six semaines, ces autres semeurs de la parole que sont les prédicateurs, selon l'expression appliquée à l'apôtre S. Paul : *seminiverbius* (Act., XVII, 18), vont, dans toutes les paroisses, ensemencer le champ des âmes. Les succès d'éloquence, je le sais, dépendront du talent, du costume, de la renommée ; mais les résultats pratiques, pour la conduite de la vie morale devant Dieu, tiendront surtout à la bonne volonté avec laquelle on y accueillera cette parole de Dieu. Aussi, comme préparation à notre station quadragésimale, aucune prédication ne me semble plus désignée que de reprendre, après Notre-Seigneur, l'explication de la parabole du semeur, qui nous signale les dispositions d'âme avec lesquelles il faut aller à la vérité, les dispositions d'âme nécessaires pour tirer profit de la parole de Dieu, je veux dire : l'*attention*, la *réflexion*, la *mise en œuvre*. « La bonne terre ensemencée représente ceux qui entendent la parole de Dieu, la comprennent, la mettent en pratique. »

I. — *L'attention*

Pendant les semailles, nous dit la parabole, des grains de blé se perdent sur la grande route en bordure des terres ou sur les sentiers à travers champs, *per sata*. Ils restent à la surface du sol battu et durci. Et les nuées de passereaux s'abattent sur ceux qu'épargne le pied des passants.

Ils sont pareils à ce terrain battu, c'est-à-dire que la parole de Dieu ne pénètre pas en eux, tous ceux qui refusent ou négligent de s'instruire de la vérité, qui restent en dehors des prédications, comme celle d'une station de Carême, par leur abstention des réunions ou par leur inattention aux instructions. Il y a là un obstacle radical à un résultat quelconque. Aussi est-ce contre ces abstentions et ces distractions que j'ai à vous prémunir d'abord.

Sans doute, il y a des abstentionnistes que la parole du prêtre ne peut atteindre. Par principe, ils ne mettent jamais les pieds à l'église, sauf pour les enterrements et les mariages... quand encore ils ne se débandent pas dans les cafés voisins, à l'arrivée du convoi funèbre à l'église, comme cela se pratique dans certaines contrées. Il existe, vous le savez, des paroisses de province où les curés ont pris l'habitude de parler à tous les enterrements, afin d'atteindre certaines portions réfractaires de leur population qu'ils ne voient que ces jours-là ; et dans nos villes n'avons-nous pas dû créer la prédication au dehors par le tract, l'affiche, le théâtre chrétien, voire par le radio-sermon, afin de toucher ces abstentionnistes de parti pris qui, délibérément, se tiennent à l'écart, sur la grande route, en dehors du champ que l'Eglise ensemence d'Evangile ?

Mais à côté de ces irréductibles, il y a parmi les catholiques mêmes le nombre incalculable des abstentionnistes par indifférence ou insouciance, qui n'ont jamais compris la nécessité des instructions religieuses pour éclairer, affermir et défendre leur foi. Sans peut-être se rendre un compte bien exact de cette énormité, ils ont toujours pensé inconsciemment que les cours d'instruction religieuse prennent fin avec la dernière année de catéchisme, c'est-à-dire à un âge où l'on retient de mémoire des mots sans en pénétrer le sens. Ils n'ont jamais eu la pensée que pour devenir des catholiques éclairés et convaincus dans la foi, ils avaient besoin de cet enseignement religieux postscolaire que constituent les prônes réguliers du dimanche ou des séries de prédication comme la station de Carême.

Ils vont à la messe le dimanche, mais à la messe sans sermon, parce que c'est plus court et qu'un sermon c'est quelque chose d'ennuyeux et de soporifique. Ils sont bien décidés à faire leurs Pâques, mais parce qu'ils savent d'avance, croient-ils, tout ce que répétera le prédicateur, ils ne voient pas l'utilité pour eux d'assister aux réunions. Aussi bien, est-ce qu'il n'y aura pas des retraites spéciales en fin de Carême, qu'ils se promettent bien de suivre, ce qui les dispense, à leur avis, de tout le reste.

Il y a encore les abstentionnistes par négligence, inertie, peur de l'effort. Ils sont catholiques assez fervents pour se rendre compte qu'un sermon n'est pas nécessairement du temps perdu. On y entretient, on y réapprend ou même on y apprend sa religion, car c'est si peu ce qu'on a compris et retenu de ses catéchismes !

Un des plus célèbres ministres du dernier siècle, Odilon Barrot, ne manquait jamais, quand il fut retiré de la politique, d'assister aux catéchismes de sa paroisse. Le jeune vicaire s'étonnait un peu de cette assiduité. — « Je vous avoue, lui répondit l'homme d'Etat, que le catéchisme a pour moi un charme inexprimable. Chaque fois que je l'entends réciter ou expliquer, j'apprends toujours quelque chose que je ne savais qu'à moitié... ou que je ne savais pas du tout... ou que j'avais oublié [1]. »

Combien de catholiques pourraient dire la même chose s'ils assistaient aux instructions données à l'église... et s'ils y apportaient leur attention ! Mais voilà : pour assister au sermon, il ne faudrait pas muser avec les camarades à la sortie du magasin ou de l'atelier, il faudrait dîner un peu plus vite, il faudrait sortir quand on a envie de rester chez soi, ou venir à l'église quand il y a une réunion ou une partie de plaisir en perspective en famille ou chez des amis ; et alors on ne vient pas, pour ne pas se déranger.

Pas d'abstention d'opposition ! crierais-je aux premiers si je pouvais me faire entendre. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole tombée de la bouche de Dieu. Notre existence de créature intelligente a tout de même une autre raison d'être et un autre idéal que l'apéritif, la pêche à la ligne et le cinéma, et le premier devoir de l'âme, comme son premier besoin, n'est-ce pas la lumière, la vérité, la certitude sur ses origines et sur sa destinée ?

Pas d'abstention d'indifférence ! dirai-je du moins à tant de chrétiens qui croient pouvoir se contenter du strict nécessaire : d'une messe à la dérobée le dimanche et des Pâques obligatoires, pour être en règle administrativement avec le bon Dieu et avec les commandements de l'Eglise. Il serait insensé de se désintéresser des questions qui engagent l'éternité. Et convenez-en, ce n'est ni votre journal, ni vos lectures si vous en faites, ni les conversations qui peuvent asseoir solidement vos convictions (elles les ébranleraient plutôt), mais seulement ces périodes d'instruction religieuse que si sagement l'Eglise vous ménage chaque année.

Pas d'abstention non plus de négligence ! Notre âme compte tout de même assez pour qu'on ne la sacrifie pas toujours aux aises et au bien-être du corps. Elle vaut tout de même la peine qu'on ne l'étouffe pas sous les exigences trop accaparantes de la vie matérielle.

[1] *Histoires de catéchisme*, par E. Duplessy, t. I, 2e leçon.

Et vous entendez bien qu'il ne suffit pas de faire acte de présence pour profiter de la parole de Dieu. Cette parole ne s'enregistre pas automatiquement, comme la voix du *speaker* dans le microphone du poste émetteur de T. S. F. Il faut y apporter une âme attentive, recueillie, libre des préoccupations des affaires, des affections du cœur, des distractions de l'esprit. Autrement, suivant la comparaison de Notre-Seigneur, sans être du nombre de ceux qui restent en dehors du champ ensemencé par le père de famille, votre âme serait quand même comparable au sol battu des sentiers qui traversent ces champs. La parole de Dieu tomberait bien dans vos oreilles, mais autant en emporterait le vent des agitations intérieures ou autant en gaspillerait le vol incessant des distractions de votre esprit.

II. — *La réflexion*

L'assistance et l'assistance attentive aux instructions du Carême ne constitue qu'une condition préalable à en profiter. Elle nous met dans le rayon que couvre le geste du semeur et ouvre même le champ de notre âme à la parole de Dieu. Mais pour porter son fruit, cette parole de Dieu doit pénétrer profondément dans nos cœurs, par une réflexion personnelle sérieuse aux vérités entendues. Sinon, ce champ de notre âme serait comparable à ces emplacements granitiques où les grains de blé ne trouvent qu'une mince couche de terre végétale. Ce blé y lève bien, disions-nous, même il y lève trop vite. Mais faute de racines profondes, il jaunit et se dessèche en herbe, aux premières grandes chaleurs.

Aussi après avoir écouté, il importe de réfléchir.

Si nous vous convions avec tant d'instance à suivre la station du Carême, ce n'est pas pour vous offrir un passe-temps, une variété dans vos occupations habituelles, un plaisir de l'esprit, comme une conférence littéraire. Dans certains milieux mondains, le Carême n'est que cela : l'événement de la saison. On y voit un dérivatif à sa vie désœuvrée et il est de bon ton, dans les salons où l'on fréquente, de paraître au courant, de citer certains mots du dernier sermon ou de discourir sur les qualités — et surtout les défauts — des prédicateurs, de créer un courant de plus ou moins bon aloi vers telle ou telle église.

Dans une petite ville de province où je donnais le jubilé, cette réflexion fut faite à Monsieur le Curé par une mère de famille au sujet de sa jeune fille : « Voyez-vous, Monsieur le Curé, dans nos petites villes, ces demoiselles n'ont pas beaucoup de distractions et on ne sait que devenir le soir. Heureusement, voici le jubilé, cela va faire une diversion. »

Non, la parole de Dieu n'est pas une distraction pour personnes frivoles ni un amusement d'esthètes. Elle est une parole de vie : *Verba mea spiritus et vita sunt* (Jo., VI, 64). Il faut la comprendre, se l'assimiler, s'en nourrir et pour cela y réfléchir.

Et que comporte donc de notre part ce travail de réflexion pour saisir la vérité ?

Voltaire disait avec quelque ironie : « Un sermon ne peut être qu'un monologue [1]. » Un monologue, c'est-à-dire le discours d'un homme qui se parle à lui-même et pour lui-même. Erreur : un sermon doit être un dialogue, une sorte de conversation entre le prédicateur et les auditeurs. Car tandis que le prêtre parle, le fidèle qui suit sa pensée se dit intérieurement : « Comme c'est vrai ! Combien il a raison et combien j'ai tort d'agir comme je fais ! Il est nécessaire que je revienne à une vie plus chrétienne, que je me libère de telle entrave qui me conduirait pieds et poings liés à ma perte, que je me corrige de tel vice ou de tel défaut qui est un obstacle à mon salut ou un scandale pour les autres à tel point qu'ils pensent et disent Ces catholiques, mais ils ne valent pas mieux que nous. »

Réfléchir, c'est cela : saisir d'abord et s'appliquer ensuite les vérités entendues. Un réflecteur capte tous les rayons de la lumière, qu'il empêche de se diffuser dans toutes les directions, et ces rayons de lumière, il les dirige ensuite en faisceau sur un point déterminé, afin que rien n'échappe à la lumière aveuglante. comme ces puissants projecteurs qui pendant la guerre fouillaient le ciel de la capitale pour y découvrir l'avion ennemi ou comme ces phares d'auto qui signalent devant le chauffeur l'obstacle possible ou le tournant dangereux. Ainsi l'esprit réfléchi s'applique à suivre l'enseignement qui lui est rappelé du haut de la chaire, et dans la lumière de cet enseignement il se regarde, il regarde sa conscience, il regarde sa vie, afin de découvrir et d'éviter l'ennemi ou l'obstacle de son salut.

Hélas ! si une immense étendue du champ des âmes qui ont reçu pourtant la parole de Dieu reste inculte et stérile, c'est qu'on ne réfléchit pas dans son cœur. Voilà longtemps que le prophète a signalé dans cette légèreté des hommes comme la raison profonde du néant de leurs œuvres : « *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*. La terre est désolée comme une steppe sauvage, parce que personne ne réfléchit dans son cœur. » (Jer., XII, 11). Je ne sais quel humoriste contemporain a dit qu'il faudrait mettre, à la porte des âmes, la pancarte connue : « La concierge est dans l'escalier, » parce que malheureusement les âmes ne sont jamais chez elles, qu'elles sont toujours dehors, qu'elles s'évaporent dans la dissipation.

Au contraire, c'est à la réflexion que l'Esprit-Saint attribue les magnifiques résultats de la parole de Dieu dans les âmes. Ecoutez la voix du prophète David : « Seigneur, j'ai gravé votre parole au plus profond de mon cœur, afin de ne point pécher contre vous (Ps. CXVIII, 11). — Si votre loi n'était l'objet de mes réflexions, déjà j'aurais péri dans ma misère (Ps. CXVIII, 92). —

[1] Cité par A. Texier, *La piété chez les jeunes*, p. 5 — Téqui, 1909.

Bienheureux... qui fait de la loi de Dieu sa méditation de jour et de nuit ; il est pareil à l'arbre planté au bord des rivières, qui donne son fruit à la saison et dont les feuilles ne tombent pas » (Ps. I, 1-4). Et c'est la grande sainte Thérèse qui assurait la grâce de la persévérance et du salut à tous ceux qui feraient chaque jour seulement un quart d'heure de méditation, c'est-à-dire un quart d'heure de réflexion, sur les vérités qui constituent le code de notre vie morale.

III. — *La mise en œuvre*

Enfin il est un troisième obstacle, le plus général et le plus difficile à surmonter, au bon rendement de la prédication évangélique, et que symbolisent dans la parabole du semeur les terrains broussailleux du champ ensemencé par le cultivateur.

Les semailles ont bien pénétré dans ce terrain ; elles y ont trouvé une terre généreuse ; mais les racines des ronces brûlées au temps des labours leur ont disputé la place, ont levé en même temps qu'elles, ont fini par étouffer le blé naissant dans l'enchevêtrement de leurs pousses. Pareillement, explique Notre-Seigneur, la parole de Dieu entendue, comprise, se rencontre dans notre âme avec les racines de cette triple concupiscence dans laquelle se résument toutes les folles aspirations de l'humanité : la cupidité de l'argent, les exigences de la chair, la folie des grandeurs :... *sollicitudinibus et divitiis et voluptatibus vitæ.* Les bons désirs que la vérité, la beauté, la sainteté de la morale chrétienne ont fait naître dans le cœur, entrent en conflit avec ces autres exigences de notre nature déchue. Le danger pour le succès définitif de la parole de Dieu, c'est que ces bons désirs de l'homme nouveau ne soient étouffés par les mauvais désirs du vieil homme.

A l'assistance attentive aux instructions, à la réflexion sérieuse aux vérités entendues, doit donc s'ajouter de votre part une mise en œuvre généreuse et persévérante ; en deux mots : avec les dispositions d'intelligence, il faut des conditions morales.

Eh quoi, dira-t-on, n'est-ce pas là prétention exorbitante ? La vérité n'est-elle pas le champ de l'intelligence ? Et alors pourquoi la raison ne se suffirait-elle pas à elle-même ? Pourquoi feraitelle appel à d'autres guides qu'à son attention et à sa réflexion ? Pourquoi la mettre sous la tutelle et la surveillance de la morale, dans un domaine qui est celui de la recherche intellectuelle ?

Prenons-y garde ! La vérité que nous voulons conquérir, puisque, créatures intelligentes, nous sommes faits pour marcher sous le signe de la vérité, ce n'est pas une vérité abstraite, un théorème de mathématiques ou de géométrie, une formule chimique, c'est une vérité à conséquences pratiques sur l'orientation à donner à notre existence ; c'est la vérité sur le sens et sur la conduite de la vie selon les enseignements du Christ dans l'Evangile.

La prédication de Notre-Seigneur ne se propose pas seulement à l'adhésion de notre intelligence ; elle engage à la fois tout notre être : volonté, cœur, activité ; elle n'est pas seulement un dogme qu'il faut croire, mais aussi une morale qu'il faut suivre ; elle veut non seulement des sympathiques, des admirateurs, des croyants, mais encore des pratiquants.

Nous l'avons dit, cette parole est esprit et vie qui doit inspirer et animer toute notre conduite : *Verba mea spiritus et vita sunt.* Suivant un mot intraduisible de l'apôtre S. Jacques, l'homme doit être non seulement l'auditeur, mais encore le réalisateur, le metteur en œuvre de la parole de Dieu : « *Estote factores verbi et non auditores tantum.* » (Jac., I, 22).

Ceux-là seulement sont béatifiés par le Christ qui entendent et qui gardent sa parole : « *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* » (Luc, XI, 28).

Mais justement la doctrine du Christ, doctrine de détachement des biens de ce monde, de pureté de mœurs, d'humilité d'esprit, se rencontre dans l'homme avec des aspirations radicalement contraires qui sont la conséquence de la défaillance originelle : la cupidité, la sensualité, l'orgueil, sous toutes leurs formes, ont dans l'âme des racines profondes et multiples. Si l'homme refuse de défricher cette terre déjà envahie, de la retourner jusqu'en ses profondeurs, de la désherber de toute cette végétation de mort, inévitablement la vérité sera étouffée avant d'avoir donné des épis, et même nous craindrons de voir, nous ne voudrons pas voir, finalement nous ne verrons pas la vérité, cette vérité gênante, exigeante, contrariante pour nos mauvais instincts, mais qui libère, déploie et livre à son plein épanouissement ce qu'il y a de bon et de sain en nous : *Veritas liberabit vos.*

Déjà le roi David expliquait ainsi les dénis de justice par les mauvais de son temps à la vérité : « *Noluit intelligere ut bene ageret.* Ils ont refusé de comprendre, de peur d'être contraints logiquement d'adapter leur vie à la vérité. » (Ps. XXXV, 4). Plus tard, Notre-Seigneur, dès le début de son ministère, dira également, et avec plus de clarté et de force, que c'est pour cela que son enseignement n'a pas prise sur certains de ses auditeurs : « *Sermo meus non capit in vobis.* » (Jo., VIII, 37). — « La lumière, dit S. Jean, est venue en ce monde, et... les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, de peur que ses œuvres ne soient blâmées. » (Jo., III, 19-20). Et l'expérience qui constate qu'il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre s'accorde trop bien avec le témoignage de Notre-Seigneur et du prophète, pour que nous ne reconnaissions pas dans le silence imposé à nos passions la condition indispensable de la conquête de la vérité.

« L'homme, a très bien dit M. Ollé-Laprune, est libre dans l'acceptation de ces vérités, non pas qu'il ait le droit **de les méconnaître et de les re-**

jeter, mais il a le devoir de vouloir qu'elles soient, quand elles se montrent à lui. Il ne les voit bien que si sa volonté les accueille. Pour adhérer comme il faut au vrai et au bien, il faut ainsi, au préalable, que l'homme soit bon et pratique le bien. Pour reconnaître surtout la vérité morale, il faut, selon le mot des philosophes anciens, qu'il soit d'une certaine manière semblable à son objet ; il faut « qu'il fasse la vérité, » suivant le mot admirable de l'Evangile ; ce qu'il sait ou veut savoir, il faut qu'il le soit en quelque manière et qu'il le fasse. La certitude complète est personnelle ; elle est l'acte total de l'âme même, embrassant par un libre choix, non moins que par un ferme jugement, la vérité présente, lumière et loi, objet de contemplation et d'amour, de respect et d'obéissance [1]. »

Ainsi donc, pour que ces prédications quadragésimales ne soient pas paroles qu'emporte le vent, ni distraction passagère et vaine de l'esprit, ni velléités d'un moment aussitôt étouffées par les préoccupations de la vie, mais, suivant la comparaison de Notre-Seigneur, de fécondes semailles de vie chrétienne qui germent, lèvent et mûrissent ; sans image, pour que toute âme de bonne volonté fasse profit de ces instructions pour l'affermissement, le développement ou le renouvellement de sa vie chrétienne, vous y apporterez les dispositions demandées par le Maître : une âme assidue et attentive qui reçoive sa parole, une âme sérieuse et réfléchie qui s'en pénètre, une âme généreuse et forte qui en vive. Cela dépend de nous, car, comme le remarque justement S. Jean Chrysostome en commentant cette parabole, « dans les âmes, celle qui représentait la pierre peut devenir terre grasse, le chemin battu peut cesser d'être foulé aux pieds, les épines peuvent être extirpées. » La réalité est plus riche et plus féconde que le symbole. Tout dépend de la bonne volonté, docile aux inspirations et aux mouvements intérieurs de Dieu.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XI

S. TITE, ÉVÊQUE : LE PONTIFICAT

Mes frères,

L'apôtre S. Paul, si merveilleux que fussent son talent et son zèle, ne pouvait suffire tout seul aux innombrables charges qui lui incombaient depuis qu'il avait assumé la mission de la conversion des païens. Avec sa sagesse coutumière, il se choisit des collaborateurs parmi les plus éclairés et les plus pieux de ses disciples, et c'est ainsi qu'au premier rang de ses auxiliaires il plaça S. Tite, qui depuis longtemps était son ami.

I

Les documents sacrés nous donnent peu de détails sur les débuts de Tite. On n'arrive même pas à établir avec certitude quelle était sa patrie. Son nom est franchement romain, mais il ne faut pas oublier que beaucoup de familles romaines avaient, depuis longtemps, colonisé très loin de leur ville d'origine et que d'autre part bon nombre de gens avaient échangé leurs noms primitifs contre des appellations romaines, dans l'espoir de participer aux avantages du peuple qui avait vaincu le monde.

Quoi qu'il en soit de ses origines, il paraît indiscutable que S. Tite est né païen (Galat., II, 3). Ce fut sans doute S. Paul qui, au cours de l'une de ses pérégrinations, fit briller aux yeux de son âme les clartés de la foi et enflamma son cœur du zèle des choses divines. Tite se trouvait dans la ville d'Antioche, en Syrie, une quinzaine d'années après la conversion de S. Paul. A ce moment, la région et même l'Eglise entière étaient profondément troublées par les tentatives des judaïsants qui voulaient replacer sur les épaules des chrétiens le joug que les hébreux avaient trouvé trop lourd, et qui tentaient d'imposer les rites de l'Ancien Testament aux fidèles de la Nouvelle Loi. On devine sans peine que Tite ne fut point du nombre de ces agitateurs dangereux. Son orthodoxie et sa ferveur engagèrent son maître Paul à l'emmener à Jérusalem, à l'époque du célèbre concile, c'est-à-dire vers l'an 51.

Là, de nouveaux orages attendaient les deux compagnons. Païen et étranger, Tite n'avait pas été circoncis dans son enfance, et les schismatiques de la tradition périmée affirmaient que son baptême n'était point suffisant pour l'agréger au peuple de Dieu, s'il n'y joignait pas l'observance du vieux rite mosaïque. La question ainsi soulevée dépassait de beaucoup la portée d'une cérémonie ou d'une affaire personnelle. C'étaient, comme naguère à Antioche, tous les principes du catholicisme qui allaient s'affronter avec ceux de la loi judaïque, et cela en présence de tous les Apôtres, juges souverains et infaillibles du litige. Voilà pourquoi S. Paul s'opposa énergiquement à ce que son disciple se prêtât aux fantaisies de ses adversaires. On sait la suite : ce fut cette doctrine qui prévalut, et pour toujours.

Quelques années passèrent, laborieuses sans doute et saintes, mais sur lesquelles nous manquons de détails. Nous retrouvons Tite à l'époque où furent composées les deux Epîtres aux Corinthiens, c'est-à-dire vers l'an 54, autant qu'il soit possible de préciser les dates d'une période où la chronologie était moins précise et moins minutieuse que de nos jours. S. Paul recourut alors aux services de son fils spirituel et le chargea, à diverses reprises, de graves et délicates missions.

Trois fois de suite, il l'envoya à Corinthe. Ce fut d'abord pour y organiser les quêtes destinées aux pauvres de Jérusalem. Après avoir mis en train cette bonne œuvre, Tite était retourné chez lui, lorsqu'un nouvel ordre le renvoya dans la ville qu'il venait de quitter. On sait que l'Eglise de Corinthe n'était pas facile à régir. Les Epîtres contiennent de pénibles détails sur cette réunion

[1] Cité par *La Croix*, 9 mars 1932.

de fidèles turbulents et vicieux qui se séparaient en factions, transformaient parfois les agapes en orgies et allaient jusqu'à se livrer à d'abominables débauches.

Que cela ne vous scandalise pas, m. f. Suivant un axiome bien connu, l'Eglise, divine par son chef, est humaine par ses membres, et c'est ce qui explique certaines défaillances. De plus, il faut observer que, malgré leur bonne volonté certaine, les nouveaux convertis gardaient les stigmates lamentables de leur paganisme récent. Rien de plus difficile que de réagir contre les habitudes perverses. Voilà pourquoi les chrétiens de Corinthe avaient besoin d'être visités, grondés, punis, et ce fut notre saint qui se vit imposer ce labeur. Hâtons-nous d'ajouter qu'ils surent se soumettre et donnèrent le bel exemple de la docilité, de la mortification. Lorsque Tite revint au milieu d'eux pour la troisième fois, afin de terminer la collecte charitable entreprise lors de son premier voyage, la situation était déjà fort améliorée.

Les autres renseignements relatifs à S. Tite sont contenus dans l'Epître que S. Paul lui adressa. Après son premier emprisonnement à Rome, Paul était venu installer lui-même son disciple comme évêque de l'île de Crète. Décidément, Tite avait une vocation spéciale pour les travaux difficiles, car les Crétois, eux non plus, n'avaient pas la réputation d'une vertu exemplaire. Il courait même sur eux, dans le monde civilisé de l'époque, quelques proverbes assez peu flatteurs. Toutefois on doit leur rendre cette justice que les premiers missionnaires qui avaient abordé sur ces rivages avaient été assez bien accueillis pour pouvoir y jeter des semences de salut.

Ce fut Tite qui dut organiser les chrétientés naissantes, les développer, les gouverner et amener les fidèles à un plus haut degré de vertu. Son labeur pontifical, pour être âpre, n'en fut pas moins consolant. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel dévouement il s'y employa. Ses jours et ses nuits étaient consacrés à la garde de son troupeau. Aucun effort ne lui paraissait trop pénible pour promouvoir le salut des âmes que Dieu avait remises entre ses mains. Il fut le modèle des pontifes, comme, dans sa jeunesse, il avait été le modèle des disciples.

Sa charge pastorale, d'ailleurs, n'était pas son unique souci. De temps à autre, une nouvelle lettre de S. Paul l'arrachait pour un temps à son siège épiscopal et l'engageait à se rendre dans telle ou telle contrée lointaine dans un but d'évangélisation. C'est ainsi que, vers la fin de son Epître, l'Apôtre le prévient qu'il l'appellera bientôt auprès de lui en Epire, dans la cité de Nicopolis. C'est ainsi encore qu'une tradition respectable assure qu'il alla dans la Dalmatie afin d'y répandre le nom du Seigneur. Mais, après chacun de ses voyages, l'évêque revenait avec joie vers les fidèles de Crète. Ils étaient l'objet principal de sa pieuse sollicitude et il n'entendait point les négliger, même au profit des âmes lointaines. D'après les anciens auteurs ecclésiastiques, il vécut dans son île jusqu'à un âge fort avancé et ne cessa, jusqu'à sa dernière heure, d'y remplir ses hautes et surnaturelles fonctions.

II

S. Tite s'appliqua jalousement à mettre en pratique les principes que le Docteur des Nations lui avait résumés dans l'Epître canonique qu'il lui avait adressée. Mais ces instructions apostoliques dépassent sa personnalité propre. Elles intéressent l'universalité des fidèles, parce que, en indiquant les devoirs qui incombent aux évêques, elles suggèrent, par voie de conséquence, les obligations des chrétiens vis-à-vis de leurs pasteurs.

Le pontificat — est-il besoin de le rappeler ? — est d'institution divine. Ce ne sont pas les premiers amis du Christ qui se sont institués eux-mêmes évêques : c'est Jésus qui les a promus à ce redoutable honneur et l'Eglise n'intervient que pour désigner les titulaires en qui se perpétuera jusqu'à la fin des siècles une fonction voulue par Dieu et indispensable à la religion.

L'épiscopat représente l'organisme chargé du gouvernement de la catholicité. Sans doute, parmi ses membres, il y en a un qui jouit de prérogatives particulières, comme l'infaillibilité, et d'une autorité supérieure : nous voulons parler du pape, l'évêque des évêques, le successeur de Pierre et le Vicaire du Christ ici-bas. Mais cette primauté une fois reconnue, il n'en reste pas moins vrai que tous les évêques ont leur part à la direction de l'Eglise : *Posuit episcopos regere ecclesiam Dei.* (Act., xx, 28). Ils exercent cette juridiction de deux manières : la plupart du temps d'une façon isolée, en administrant, chacun de leur côté, les territoires que leur a confiés le Souverain Pontife, mais quelquefois aussi collectivement, lorsque, réunis en conciles œcuméniques, ils définissent, en accord avec le pape, les dogmes de la foi ou les règles de la morale.

Placé au-dessus des prêtres et des simples fidèles, l'évêque est avant tout un chef. Dans les limites — d'ailleurs très vastes — de son pouvoir, il représente Notre-Seigneur à nos yeux et il a le droit de nous commander en son nom. Il est en outre un Docteur, c'est-à-dire un maître officiellement chargé de promulguer la doctrine authentique de la Révélation que le Sauveur a apportée au monde. Il est un juge, obligé de promulguer le droit divin, de veiller à l'exécution des ordonnances saintes et de sanctionner les infractions. Mais, de même que Jésus a préféré nous entraîner vers lui plutôt par l'amour que par la contrainte, ainsi l'évêque se glorifie-t-il, par-dessus tout, d'être le père spirituel de toutes les âmes commises à sa garde. Il préfère — autant que la chose est possible — agir par son influence tendre et clairvoyante au lieu de recourir aux anathèmes ; fidèle à l'esprit de son premier Maître, il ne se sert de la menace ou de la force que lorsque les moyens de persuasion ont échoué.

Rien, dans toute l'étendue de son diocèse, ne doit échapper à sa vigilance. Il doit veiller sur son

clergé d'abord, qui forme le groupe de ses collaborateurs et l'élite de son troupeau, mais aussi sur les congrégations, les confréries et les œuvres, sur les justes qu'il faut maintenir dans la voie droite comme sur les pécheurs qu'il s'agit de ramener au bien, sur les croyants qu'il faut éclairer sans cesse comme sur les égarés à qui il importe de montrer le chemin du bercail. Que de soins, que de labeurs, que de tact, que de force, que de dévouement, en un mot, suppose une pareille tâche! Aussi ne soyez point surpris que le choix d'un évêque soit une affaire très difficile, car ce n'est pas commodément que l'on trouve un homme en qui se concentrent les qualités multiples énumérées dans l'épître de S. Paul à S. Tite et qui sont cependant indispensables à tout pontife.

Mais si une personnalité épiscopale s'impose à nous par ses avantages intellectuels, par sa haute valeur morale, elle s'impose beaucoup plus, il est bon de le redire encore, par la consécration qui lui confère des pouvoirs surnaturels et par la juridiction que le chef suprême de l'Eglise lui délègue au nom même de Dieu. Il s'ensuit que notre premier devoir à l'égard de l'évêque est la soumission. Nous devons lui obéir comme nous obéissons au Seigneur dont il tient la place.

Sans doute, en principe, nous n'avons à nous conformer aux ordres que d'un seul évêque : celui qui gouverne le diocèse auquel nous appartenons. C'est celui-là, en effet, qui a reçu du pape et de Dieu le mandat de nous conduire, et si des situations différentes amènent certains de ses collègues à prendre ailleurs des décisions qui ne sont pas toujours pareilles aux siennes, nous n'avons pas à nous en préoccuper. Mais cela n'empêche nullement que nous devions à tous les pontifes, sans exception, un respect basé sur la dignité éminente dont ils sont revêtus pour le bien commun. Il ne s'agit pas ici de vénérer telle ou telle personne, à cause de son passé glorieux ou de ses mérites individuels. Il s'agit de reconnaître que les mandataires du Christ nous sont très supérieurs et que, ne serait-ce qu'à cause de leur titre, nous sommes tenus de nous incliner devant eux.

Une autre obligation nous incombe : celle de les aimer. Puisqu'ils ont été constitués nos pères dans la foi, n'ont-ils pas droit à ce que nous ayons pour eux les sentiments de véritables fils ? Que l'on me permette d'insister un peu sur ce point, car, si l'on se bornait aux apparences humaines, on serait tenté de se dire qu'il n'est pas commode d'aimer quelqu'un que l'on connaît généralement fort peu. L'évêque est très loin, il plane très haut, il n'a pas de contact direct avec l'ensemble de ses diocésains ; les immenses services qu'il nous rend sont rarement bien connus par la généralité des fidèles, et l'on est, par suite, moins porté à s'attacher à lui qu'aux prêtres d'une paroisse dont on peut constater chaque jour, par soi-même, le dévouement et la vertu. Réagissons contre cette mentalité trop naturelle. Ce qui est en question ici, ce n'est pas une affection sensible ; c'est la ferme volonté d'orienter notre cœur vers le pontife qui nous aime parce que Jésus nous a aimés, et que nous aimerons parce que Jésus le veut.

Nous lui devons, enfin, notre appui. Ce ne sont pas seulement les subordonnés qui ont besoin de l'aide de leurs chefs ; les chefs, à leur tour, n'accompliront de grandes choses qu'avec le concours de leurs disciples. Quelles victoires remporterait un général sans ses troupes ? Or, dans l'ordre surnaturel comme ailleurs, les victoires seront d'autant plus brillantes et fécondes que le concours de tous aura été plus loyal, plus désintéressé, plus enthousiaste.

N'hésitons jamais à répondre aux appels de nos pasteurs, toutes les fois qu'ils nous demanderont de collaborer à une entreprise, d'entrer dans une œuvre ou une organisation même facultative. Ils ont grâce d'état pour savoir comment il convient d'agir ; à nous de leur faire filialement confiance, en songeant toujours que, si nous les suivons généreusement, nous marcherons par le fait même à la suite de Jésus, souverain Pasteur.

XII

LES SEPT FONDATEURS DES SERVITES : LA DÉVOTION A LA T. S. VIERGE

Mes frères,

Ce n'est pas un seul héros chrétien, mais un groupe de sept qui s'offrira, cette semaine, à nous servir de modèle. Par une pensée éminemment touchante, l'Eglise a tenu à ne pas séparer dans son culte officiel ces hommes que la Vierge Marie elle-même avait invités à s'unir pour une sublime mission.

I

Ils vivaient au début de ce XIIIe siècle qui produisit tant de merveilles dans les nations latines, mais durant lequel la chrétienté fut cruellement déchirée par le schisme de l'empereur allemand Frédéric II. Celui-ci avait été comblé de faveurs par les papes : Innocent III avait protégé sa jeunesse, Honorius III lui avait conféré, en 1220, la couronne du Saint Empire Germanique. Mais son ingratitude fut telle que Grégoire IX dut fulminer contre lui l'excommunication. On connaît la guerre qui s'ensuivit et qui ravagea spécialement la Toscane, où les passions armèrent, pour la guerre civile, les Guelfes et les Gibelins.

Au milieu des spectacles de fureur et des carnages, sept jeunes gens, qui appartenaient à cette sorte de noblesse marchande dont on ne constate guère l'existence qu'à Florence et à Venise, sentirent se dissiper les illusions frivoles de leur adolescence. La colère de Dieu était si bien déchaînée sur les pays criminels que la terre devenait inhabitable et que toutes les espérances ne tendaient plus que vers le ciel. Nul ne pouvait compter sur un appui ici-bas, car les familles mêmes étaient divisées, les frères empoisonnaient leurs frères et les parents faisaient périr leurs proches à coups de poignard.

Un seul lien social subsistait quelquefois : celui d'une amitié chrétienne. Ce fut lui qui rapprocha

autour du jeune Bonfiglio six compagnons de son âge, dont l'histoire a conservé les noms : les deux frères Manetti, de Amedeis, Uguccio, dei Sostenei et Falconieri. Une piété précoce les avait rassemblés dans l'amour de la Vierge Marie, et lorsqu'ils se trouvaient ensemble, ils aimaient à réciter des prières en son honneur.

La bonne Mère les entendit ; elle leur accorda des grâces de choix. Elle ne dédaigna point de leur apparaître, à chacun séparément, afin de les engager à renoncer totalement au monde et à choisir un genre de vie plus parfait. Comme le départ de ces adolescents, riches et notables, eût pu laisser croire à quelque conspiration ou à quelque intrigue, — à une époque où le moindre soupçon était bientôt cause de mort, — Bonfiglio annonça prudemment le dessein commun au syndic de Florence. Et bientôt la cité vit avec stupeur ce groupe de sept seigneurs se dépouiller de toute richesse, se revêtir de haillons misérables et partir, l'âme enthousiasmée, pour s'enfermer dans une masure de la campagne et y chanter les gloires de Marie.

Il fallait vivre, cependant. Après avoir tout donné aux pauvres, les sept amis se firent mendiants pour l'amour de Dieu. Je vous laisse à penser si leurs anciens rivaux, leurs anciens camarades (c'était tout un, alors) leur ménagèrent les railleries. Mais un petit enfant fit taire les murmures. Celui qui devait être S. Philippe Beniti, et qui n'était alors qu'un bébé, sous une impulsion providentielle les proclama comme « les serviteurs de Marie, » d'où leur nom de « Servites. » La ville, illuminée par le prodige, se tut et laissa passer avec respect les apôtres du renoncement. Bien plus, une émulation religieuse poussa vers leur pauvre cloître des foules toujours croissantes de gens qui venaient leur demander conseil ou se recommander à leurs prières. Leur maisonnette était envahie ; le temps qu'ils voulaient consacrer au ciel se passait en visites. Eux, cependant, restaient fidèles à leur saint désir de solitude. Puisque le monde, qu'ils avaient voulu fuir, venait les relancer dans la banlieue florentine, ils iraient chercher, en de plus âpres lieux, un refuge plus inaccessible.

Ce fut dans les gorges du mont Senario qu'ils trouvèrent enfin un refuge et la paix. Leur existence devint alors d'une austérité effrayante. Ils n'avaient, pour se soutenir, que de l'eau et quelques légumes. Comme si cette austérité de régime ne suffisait pas à leur zèle, ils y ajoutèrent les macérations coutumières aux anciens anachorètes. Leurs jours se passaient à se mortifier et à méditer la Passion du Sauveur, ainsi que les angoisses de sa Mère.

Marie n'abandonne jamais ses enfants : une fois encore elle voulut récompenser les Servites. Elle leur apparut à nouveau, le jour du Vendredi Saint, revêtue d'une robe de deuil, pour leur indiquer le costume qu'ils devaient prendre, et elle les engagea à fonder canoniquement un nouvel Ordre religieux en mémoire de ses Sept Douleurs. Ils furent heureux d'obéir. Avec l'aide de Pierre, le grand dominicain qui devait tomber sous les coups des ennemis de la foi, ils rédigèrent les statuts de leur communauté naissante et le Souverain Pontife Innocent IV les reconnut officiellement.

Peu à peu, leur petite congrégation s'accrut, car la sainteté, heureusement, est contagieuse. Quand leur nombre fut suffisant, les Servites conçurent un nouveau projet : ils se firent les prédicateurs de la paix dans l'Italie désolée par les discordes civiles et la guerre étrangère. Ils allaient à travers les bourgades ruinées, pour réconcilier les ennemis et annoncer au monde la charité du Christ. Bientôt le champ de leur apostolat leur parut trop restreint. Ils franchirent les Alpes pour rappeler à la France et à l'Allemagne les préceptes de l'Evangile. Plus tard ils poussèrent jusqu'en Pologne. Dieu seul sait combien fut fructueux leur ministère, combien de haines ils ont apaisées, combien de guerres féodales ils ont évitées ou terminées.

Cependant les années s'accumulaient sur les épaules des sept fondateurs. L'un après l'autre, ils fermèrent les yeux à la lumière d'ici-bas pour les ouvrir aux clartés éternelles. Mais le peuple chrétien, à qui ils avaient rendu la paix et qui leur devait tant de consolations surnaturelles, ne laissa pas périr leur mémoire. Ce fut la piété populaire qui, spontanément, comme il était permis alors, les proclama saints et les entoura d'un culte fervent. Les papes Clément XI et Benoît XIII souscrivirent de bonne grâce à cette canonisation faite par les foules. Ils confirmèrent authentiquement la renommée de sainteté qui environnait les dévots serviteurs de Marie. Bien des siècles plus tard, Léon XIII, en l'année de son jubilé sacerdotal, voulut augmenter encore leur gloire en étendant leur fête à l'Eglise universelle.

Une autre bénédiction leur était réservée, et celle-ci ne peut être donnée que par Dieu. La Providence daigna féconder leurs efforts, si bien que leur Ordre prospéra d'une façon vraiment merveilleuse. Dès le début du XIVe siècle, les Servites de Marie étaient au nombre de plus de dix mille. Plus tard, S. Philippe fonda une congrégation de Sœurs Servites, promptement répandue surtout en Italie, en Flandre et en Allemagne. Plus tard encore, sainte Julienne de Falconieri établit, d'après leur règle, un Tiers Ordre. Et vous n'ignorez pas, m. f., que l'Ordre des Servites continue à fleurir de nos jours sous la sauvegarde de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

II

Car il demeure impérissablement vrai que la Vierge fidèle protège maternellement les âmes qui se confient en elle. Sa bonté est sans bornes, car elle est l'incarnation la plus haute de cette charité que son divin Fils est venu apporter à la terre. Quant à sa puissance, qui donc oserait en douter, pour peu qu'on se souvienne que son existence fut entièrement consacrée à Jésus ? Il faudrait, pour cela, avancer ce blasphème que le Sauveur peut être ingrat et qu'il a perdu la mémoire des soins qui lui furent prodigués à Bethléem, à Nazareth et jusqu'au moment de son supplice. Marie,

qui nous aime, peut donc obtenir de son Fils les grâces qui nous sont nécessaires.

D'ailleurs, n'est-ce pas Jésus lui-même qui l'a constituée notre gardienne ? Dans la sombre après-midi du Vendredi Saint, alors qu'il râlait sur la Croix, Notre-Seigneur laissa péniblement tomber une parole sur Jean et sur la Vierge qui montaient, autour de son trépas, la garde de la fidélité : « Mère, voici ton enfant. — Voilà ta Mère. » Tous les auteurs s'accordent à reconnaître qu'en cet instant solennel l'Apôtre représentait l'humanité entière et qu'en confiant Jean à Marie, Jésus nous remettait tous entre ses mains. La T. S. Vierge, qui contribua à célébrer sur le Golgotha la messe primordiale du monde, est donc constituée médiatrice entre son Fils et les hommes, un peu comme Notre-Seigneur lui-même est établi médiateur entre son Père éternel et nous. N'y a-t-il pas là de quoi justifier notre filiale confiance ?

La conséquence naturelle de cet état de choses est que nous devons à Marie les hommages et les protestations d'amour que toute mère est en droit d'attendre de sa jeune famille. Notre dévotion à son égard sera une obligation d'autant plus douce que nous y trouverons nous-mêmes de plus grands bénéfices surnaturels. Ce point de vue n'est pas à négliger, sans doute, mais pour nous porter à plus de ferveur envers Marie, les considérations supérieures ne manquent point.

Il y a là, pour nous, entre autres choses, une obligation essentielle de reconnaissance. On a souvent chanté, en effet, les joies et les triomphes de Marie. Certes, elle a pu exulter, dans son humilité pieuse, lorsque Gabriel est venu de la part de Dieu lui offrir de collaborer à la rédemption de l'univers, lorsque les anges ont chanté le *Gloria* au-dessus de la crèche où elle adorait son nouveau-né, lorsque la Judée acclamait les miracles de Jésus, lorsque, au matin de Pâques, le Christ vainqueur a renversé la pierre de sa tombe, lorsqu'elle a été couronnée dans le ciel et placée la première entre toutes les créatures de Dieu. Mais il ne faut pas oublier cependant que ces triomphes ont été achetés au prix de sacrifices tels que la liturgie catholique vénère en Marie « la reine des martyrs. » C'est un impie qui, forcé par l'évidence, a écrit :

Tout t'acclame, ô Marie, et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût subi tes douleurs ?

Sans avoir été jetée dans les prisons, sans s'être trouvée aux prises avec les bourreaux et les tigres des arènes, Notre-Dame a subi les pires supplices qui puissent torturer le cœur d'une mère. Croyez-vous qu'elle ne fut pas malheureuse lorsqu'en la nuit froide de la Nativité elle ne put offrir à son Jésus que le refuge d'une grotte et le lit d'un peu de paille ? Aussitôt après, elle dut fuir les colères royales et s'exiler en Egypte, pour sauver la vie précieuse du Christ. Puis ce furent les années de pauvreté obscure, dans la chaumière de Nazareth. Puis le Messie fut contraint de l'abandonner, afin d'aller au loin évangéliser les multitudes. Trois ans passèrent. Et voici que brilla l'aurore sinistre de la Passion.

La Passion de Notre-Seigneur fut aussi le crucifiement de sa Mère. L'Evangile nous l'a montrée plus forte que tous les Apôtres. Alors qu'ils avaient déserté, elle se retrouva sur la route où devait passer son Fils pour monter à la mort. Elle était là, au milieu de la foule hostile et rageuse : chacun des coups, chacun des outrages dont la plèbe martyrisait ésus retentissait au fond de son âme meurtrie. Et cependant elle ne défaillit point ; elle n'eut même pas l'idée de reculer. Elle savait que le sacrifice devait s'accomplir, pour que la Rédemption s'opérât. Elle savait qu'elle devait y participer et présenter elle-même la Victime à la justice de Dieu.

Alors, par amour pour Jésus que consolait son héroïque présence, par amour pour nous aussi, que seul le trépas d'un Dieu pouvait délivrer, elle suivit le condamné jusqu'à la colline fatale. Elle vit, frémissante d'horreur, son Jésus dépouillé de sa tunique, étendu sur la croix, percé de clous, dressé enfin entre la terre et le ciel irrité, comme le symbole de l'expiation par l'immolation librement consentie. Et là, pendant trois heures d'une épouvantable agonie, elle resta debout, ressentant tous les tourments qu'endurait Celui qui, quoique Dieu, était pourtant la chair de sa chair.

Elle a vu le sang ruisseler, elle a entendu les râles suprêmes qui se mêlaient aux mots de pardon. Elle a attendu le dernier soupir. Puis elle a vu l'odieux coup de lance ; lorsque la nuit approchait, elle a recueilli sur ses genoux le cadavre que l'on venait de déclouer de la croix pour l'enfermer dans un tombeau. Pour peu que vous ayez assisté aux dernières heures d'un de vos proches, à qui vous teniez plus qu'à vous-mêmes, essayez de vous faire une idée — oh ! combien faible encore et lointaine ! — de ce que Marie a pu souffrir. Ce n'était pas en vain que Siméon lui avait annoncé autrefois les sept blessures du glaive mystique qui devait transpercer son âme.

Redisons-nous bien, m. f., que c'est à cause de nos péchés, que c'est pour notre libération que Notre-Dame a accepté tout cela. Loin de nous en vouloir de ce que nous sommes la véritable cause du trépas du Christ, elle ne songe qu'à nous faire utiliser les mérites infinis qui furent gagnés sur le Calvaire. Mais c'est à nous qu'il appartient de ne pas laisser perdre les bienfaits que le ciel nous propose, en vertu des souffrances du Messie. Pour cela, le mieux est d'implorer la protection de la Reine à qui Dieu ne refuse rien. Consacrons-lui nos personnes comme nos familles, notre pays comme l'Eglise. Prions-la chaque jour et maintes fois par jour ; vivons sous l'égide de son regard et tâchons de n'agir jamais d'une façon qui pourrait lui déplaire. Si nous lui témoignons une volonté généreuse, à son tour elle priera pour nous, elle dont la prière est souveraine, maintenant et à l'heure de notre mort.

AUX ENFANTS DE MARIE

XCVII

L'ESPRIT DE VANITÉ

Une chose, un défaut contre lequel il importe de nous prémunir est l'esprit de vanité.

I

La vanité, dans la parure spécialement, est un sentiment puéril, car une parure, quelle qu'en soit la richesse, ne peut rien ajouter ni à nos qualités ni à nos mérites. Pourquoi donc nous en préoccuper ? Ces bagatelles non seulement ne couvrent pas une vertu de plus, mais constituent souvent la monture d'un faux diamant. Aujourd'hui la vanité triomphe. Fallût-il dans ce but, pour l'emporter sur les autres, dépenser tout ce que l'on a, sacrifier l'utile et même le nécessaire, on n'hésite pas à le faire. Alors on verra de ces jeunes ouvrières couvertes de dettes plus encore que de rubans, à côté d'un père et d'une mère qui ont peine à vivre.

Pour combien, hélas ! la toilette n'est-elle pas l'unique souci ! Dans le monde de ces jeunes filles, il n'y a pas d'autre thème de conversation que la vanité ; leur esprit est toujours en mouvement, et la folle abeille, malgré des avertissements réitérés, continue ses volages évolutions sans prendre garde qu'elle devient le sujet de mille commentaires et qu'au lieu d'attirer l'estime et l'admiration avec ses parures et son luxe, elle tombe sous un mépris formel.

Quel sujet de réflexion pour une jeune fille chrétienne ! Fénelon nous donne le conseil de réprimer de suite « les petites jalousies, les compliments excessifs et les caprices de la toilette [1]. » Que ne voit-on pas à l'heure actuelle ? Ce ne sont plus seulement les personnes appartenant à la haute bourgeoisie, qui, selon l'expression d'un saint évêque, « portent des habits trop lourds pour monter au ciel » ; d'humbles ouvrières, les pauvres même se laissent gagner par l'attrait d'une vanité qui demandera, non pas au superflu, mais au strict nécessaire, le moyen de se satisfaire, tellement la révolte originelle a laissé son ferment dans tous nos cœurs. Si on savait combien il est difficile de conserver sous des vêtements de luxe un cœur mortifié et prêt au sacrifice !

II

Il y a dans ce défaut une source de péchés personnels et une occasion de péchés pour les autres.

Soyons-en persuadés, le cœur se gâte en même temps que le corps s'embellit. Esclave d'un bout de ruban ou de dentelle, la jeune vaniteuse, n'ayant plus d'énergie que pour ce qui est futile, abandonne à peu près toute pratique chrétienne ; elle profane les dons les plus exquis de sa nature délicate, perd le sens de la pureté et souvent même n'a plus le fonds d'honnêteté déposé en nous par l'éducation familiale. Hélas ! à l'âge où vous êtes, combien sont fréquentes et rapides les chutes sur ce chemin glissant, quand il vaudrait beaucoup mieux, pour les multiples fautes que nous avons à nous reprocher et que la vanité nous a fait commettre, porter les livrées de la pénitence !

De fait, il serait difficile de dire le nombre des victimes dues aux excès du luxe. Toute cette vaine recherche de parures entraîne le cœur imprudent il l'entraîne à la vie facile et bientôt sensuelle. Que d'âmes ainsi perdues ! Que de jeunes chrétiennes, sous l'influence du monde et de ses vanités, n'ont plus rien de la vie surnaturelle ! Elles se sont laissé vaincre par l'indépendance, la légèreté, le sans-gêne, le caprice ; aucun de ces écueils qui peuvent mettre en péril le salut de leur âme ne les effraie. Tout à peu près a disparu en elles : c'est le vide affreux, si déjà ce n'est pas la mort. Ah ! ne l'oubliez pas, vous rendrez compte un jour devant Dieu, non seulement de vos méfaits personnels, mais de toutes les fautes dont vous aurez fourni l'occasion.

Sachons reconnaître le prix de la simplicité en gardant à notre toilette une sage mesure. Soyez toujours vêtues avec décence, comme le conseille l'Apôtre et comme la modestie le demande. La modestie n'a pas besoin de se parer ; elle est à elle-même son plus bel ornement. Laissez-moi plutôt, en finissant, vous adresser les belles parole de S. Augustin à sa sœur : « Parez votre âme d'une charmante variété de vertus, dont les nuances s'harmonisent si bien entre elles que l'une fasse ressortir l'autre, en sorte que la moins brillante paraisse cependant avec plus d'éclat à cause de celle qui l'accompagne. Que l'humilité s'allie à la charité : rien n'est plus splendide. Unissez la prudence à la simplicité : rien n'est plus étincelant ; à la justice joignez la miséricorde : quoi de plus doux ? Ajoutez la modestie à la force : rien ne saurait être plus utile... Puisse l'éclat de cette parure intérieure occuper sans cesse les regards de votre âme !... Ainsi tissée d'étoffes de diverses couleurs, une robe nuptiale doit être entourée des broderies de l'amour divin qui reliera entre elles toutes les autres vertus et leur communiquera une splendeur merveilleuse. »

* *

Sur la montagne de la Salette, la Sainte Vierge s'est montrée à deux petits bergers toute resplendissante de gloire ; mais dans cet éclat, quelle noble simplicité ! Une coiffure semblable à celle des femmes de la montagne couvre sa tête auguste ; un modeste voile est jeté sur ses épaules, sa blanche robe a une forme des plus ordinaires, elle porte devant elle un tablier comme une humble servante. Quelle enfant de Marie ne voudrait pas lui ressembler et mépriser à son exemple les vanités que le monde recherche ? Et puis pensez qu'un jour un suaire en lambeaux succédera à toutes ces frivoles bagatelles.

[1] *Traité de l'éducation des filles*, ch. IX.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XXI

LA SEPTUAGÉSIME

L'Avent nous a préparés à la fête de Noël, la fête de la lumière, qui nous a introduits dans la joie de la vie illuminative. C'est le jour de Pâques seulement que la joie est complète. Pâques, c'est le centre vers lequel convergent toutes les fêtes, toute la vie spirituelle, toute l'année liturgique. C'est pourquoi l'Eglise nous y prépare avec plus de soin encore qu'elle n'a fait pour l'Avent. A Noël nous naissons à la vie de la grâce ; à Pâques l'âme ressuscite avec Jésus-Christ, elle est munie de tous les moyens, de toutes les forces qui l'empêcheront de mourir, si elle y applique sa volonté.

« Il y a deux temps, dit S. Augustin : celui qui s'écoule maintenant dans les tentations et les tribulations de cette vie, l'autre, celui qui doit se passer dans une sécurité et une joie éternelles. Ces deux temps, nous les célébrons, le premier avant la Pâque, le second après la Pâque. Le temps avant la Pâque exprime les angoisses de la vie présente ; le temps après la Pâque est le symbole de la béatitude que nous goûterons un jour. C'est pourquoi nous passons le premier de ces temps dans le jeûne et la prière, pendant que le second temps est consacré aux cantiques de joie. Aussi le jeûne est-il suspendu après Pâques [1]. »

L'Eglise nous prépare donc aux joies pascales par le Carême, et elle y prélude par la Septuagésime.

I

Institué en souvenir des quarante jours de jeûne de Jésus-Christ, le Carême n'eut pas toujours la durée et la forme qu'il revêt aujourd'hui.

Les Grecs ne jeûnaient pas le samedi. Les six semaines de jeûne avant Pâques étaient ainsi diminuées de six jours. Pour les regagner, il leur fallait donc commencer le Carême plus tôt.

Dans l'Eglise latine, au VI^e siècle, on jeûnait seulement depuis le premier dimanche de Carême, car S. Grégoire le Grand dit dans sa seizième homélie : « Il y a six semaines du premier dimanche de Carême à Pâques, ce qui donne quarante-deux jours. Comme on ne jeûne pas les six dimanches, il n'y a donc que trente-six jours de jeûne. » Ce n'était pas dans l'ordre. C'est pourquoi, dans les siècles suivants, on y ajouta les quatre jours qui précèdent le premier dimanche de Carême. On commença ainsi le jeûne le Mercredi des Cendres. On rentrait ainsi dans la règle des quarante jours, mais, par respect pour la forme établie par S. Grégoire le Grand, on ne changea rien aux offices de ces quatre jours, si bien que le rite quadragésimal ne commence qu'aux premières vêpres du premier dimanche de Carême.

Cet usage était en vigueur au IX^e siècle dans toute l'Eglise latine. Mais les religieux, plus fervents que le peuple, anticipèrent encore le Carême ; et Pierre de Blois écrivait au XII^e siècle : « Tous les religieux commencent le Carême à la Septuagésime, les Grecs à la Sexagésime, les ecclésiastiques à la Quinquagésime, enfin toute l'armée des chrétiens qui combat sur la terre, le mercredi suivant. »

En France, la liturgie romaine avait été introduite par Pépin et Charlemagne. On jeûnait le samedi à Rome, contrairement à l'usage grec ; nos aïeux jeûnèrent aussi le samedi. Mais, dans l'élan de leur ferveur, ils commençaient le Carême le jour de la Quinquagésime. Cette pratique toutefois ne fut bientôt plus observée que par le clergé, et au XV^e siècle prêtres et fidèles commençaient le Carême le Mercredi des Cendres, suivant l'usage de l'Eglise romaine.

Le premier dimanche de Carême s'appelait Quadragésime ; les dimanches qui précèdent s'appelèrent, en gardant l'ordre par dizaine, Quinquagésime, Sexagésime et Septuagésime, bien qu'il n'y eût en réalité que soixante-trois jours de la Septuagésime à Pâques. Nous allons en donner les raisons.

II

Le nombre sept est un nombre sacré pour l'Eglise et pour l'histoire. Les Pères qui ont accueilli les antiques traditions nous disent que le monde comprend sept âges. Le premier va de la création d'Adam au déluge ; le second, de Noé à la vocation d'Abraham ; le troisième, d'Abraham à Moïse qui reçoit la loi pour le peuple de Dieu ; le quatrième, de Moïse à David, où la royauté s'affermit dans la tribu de Juda dont doit sortir le Christ ; le cinquième, de David à la captivité de Babylone ; le sixième, du retour de la captivité à la naissance de Jésus-Christ. Alors commence le septième âge, avec un monde nouveau de miséricorde et de justice, avec l'Eglise qui achèvera d'accomplir les desseins de Dieu sur ce monde qu'il a créé et que son Fils a racheté de son sang.

La captivité de Babylone tient une grande place de douleur et d'espérance dans l'histoire du peuple élu. Elle a duré soixante-dix ans ; elle demeure une de ces figures qui étaient l'objet des méditations de la Synagogue et qui reste dans l'enseignement de l'Eglise comme un symbole plein de doctrine.

Pendant le Carême reviennent fréquemment deux noms : Babylone et Jérusalem. Babylone, la cité perverse et corrompue, la cité du péché, opprime le peuple de Dieu, renverse Jérusalem et son Temple, réduit le royaume de David en servitude, emmène, comme un immense troupeau humain, tout Israël en captivité sur les bords de l'Euphrate. Quel exil long et douloureux, chanté par les prophètes, où les Juifs, ces admirables chanteurs formés par David et par Salomon, gardent un silence de tristesse et suspendent aux saules du fleuve leurs harpes désormais inutiles ! On les presse de les reprendre, mais ils répondent : « Comment chanterions-nous les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère ? » Ils ne peuvent les chanter qu'à Jérusalem, dans la patrie.

Jérusalem, c'est le pays des aïeux, c'est un bonheur immense de la revoir, c'est la figure du ciel.

L'exil à Babylone, c'est-à-dire notre exil sur cette terre de péché, l'exil de l'âme dans le péché, loin de Dieu, c'est le temps qui s'écoule de la Septuagésime à Pâques. Nous y cherchons les secours et les grâces de la vie illuminative dans le jeûne et la prière, et nous méritons ainsi de goûter les joies pascales. Quand nous les avons goûtées, nous nous reposons à Jérusalem, et nous célébrons notre bonheur pendant sept semaines entières, jusqu'à la Pentecôte.

[1] *Enarr. in Ps. 148.*

L'âme, après avoir reçu tant de lumières, est remplie alors des sept dons du Saint-Esprit et jouit de la vie *unitive*.

Mais notre exil s'est prolongé plus que nos joies. Comme David, nous avons demeuré parmi les habitants idolâtres de Cédar. Pendant ces longs jours de deuil, l'Eglise ne chante plus les cantiques de Jérusalem. Elle a supprimé l'*Alleluia*, que nous n'entendrons plus avant le Samedi Saint, à l'aurore de la vie nouvelle à Jérusalem.

Le cantique des anges, le *Gloria in excelsis*, ne retentira plus sous les voûtes de nos églises. Le prêtre, à la fin de la messe, ne dira plus aux fidèles, avec un accent joyeux : « *Ite, missa est.* Allez, la messe est finie, vous avez rempli votre religieux devoir. » Il leur dira seulement, sans se tourner vers eux : « *Benedicamus Domino.* Bénissons le Seigneur. » Sans doute l'Eglise chante toujours, mais elle chante sa tristesse, dans une mélodie traînante et triste — *tractus* — qui a remplacé le joyeux *Alleluia*. Elle est accablée par la pensée du péché et des souffrances du Sauveur ; elle ne veut plus connaître les chants célestes avant que Jésus lui apparaisse de nouveau glorieux, ressuscité. Alors seulement elle déposera ses vêtements de deuil, sa parure violette qu'elle a gardée rigoureusement, surtout depuis le Mercredi des Cendres. Comment prendrait-elle, même un moment, sa parure blanche, tant qu'elle est en exil et qu'elle pleure au pied de la croix avec Madeleine ?

Dans les siècles de foi, ce départ de l'*Alleluia* causait une impression profonde. On lui faisait ses adieux comme à une personne aimée qui part pour un lointain voyage. *Alleluia*, qui signifie : « Louez Dieu, » n'a pas été traduit parce que ce n'est pas seulement un mot de louange ; il résume sans les exprimer, parce qu'elles sont inexprimables, toutes les allégresses spirituelles, toute la joie divine de l'âme dans les circonstances heureuses de la vie, tous les sentiments du cœur pénétré de reconnaissance. *Alleluia* dit tout dans ce langage indéfini comme la musique, mais qui exprime tout. L'âme qui contemple Dieu ne définit point ses pensées ni ses affections : elle voit, elle s'enivre de la présence du Sauveur, elle s'épanche en lui sans chercher à traduire ce qu'elle voit, ce qu'elle sent, autrement que par ce mot qui expose tout, qui abrège tout, qui suffit à tout dire : « Mon Dieu, je vous aime ! »

Tel est aussi l'*Alleluia*. Quand il ne chante plus, c'est une voix du ciel qui se tait, qui n'enchante plus l'âme. Cette absence pèse dans nos églises. Aussi nos pères lui disaient-ils, au départ, un touchant « au revoir. »

« Que le bon ange du Seigneur t'accompagne, *Alleluia !* Qu'il rende ton voyage prospère, afin que tu nous reviennes dans la joie. *Alleluia !... Alleluia*, reste encore avec nous aujourd'hui. Demain tu partiras, *Alleluia*. Et quand le jour se lèvera, tu te mettras en route, *Alleluia*. Tu nous quittes, *Alleluia*. Ton voyage sera heureux, *Alleluia*. Tu reviendras à nous avec allégresse, *Alleluia*. Ils te porteront sur leurs bras, afin que ton pied ne se heurte point contre la pierre, *Alleluia...* »

Ce dernier adieu vient de la liturgie gothique d'Espagne, où l'on trouve encore cette sorte d'apothéose de l'*Alleluia* : « *Alleluia* est du ciel et il est de la terre. Au ciel il dure toujours ; on le chante sur la terre. Au ciel il retentit sans interruption, sur la terre il trouve des langues fidèles. Là on le chante éternellement, ici suavement ; là dans la félicité, ici dans la concorde ; au ciel ineffablement, ici avec un doux bonheur. Au ciel il n'a pas besoin de syllabes, ici il faut qu'il soit soutenu par la mélodie. Là il est chanté par les anges, ici par les peuples [1]. »

Entrons avec crainte, mais avec confiance, dans ces terribles et suaves mystères. Plus nous serons pénitents et purs, plus Dieu répandra ses grâces sur nous, plus il y aura en nous de joie à Pâques.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

III

Pour apprendre le renoncement et l'obéissance

Pour pouvoir aimer Dieu comme on doit l'aimer, il faut se renoncer soi-même ; car tout ce qu'on donne à l'amour-propre, on l'enlève à l'amour de Dieu. C'est pourquoi Jésus nous dit : « Que celui qui veut venir après moi se renonce soi-même, prenne sa croix et me suive. » C'est la base du christianisme.

Jésus, en parcourant la voie douloureuse, nous a donné l'exemple du parfait renoncement ; il nous offre son aide pour le pratiquer.

Faisons ce Chemin de croix pour arriver nous-mêmes à l'imiter plus complètement.

PREMIERE STATION

JÉSUS ACCEPTE LA SOUFFRANCE ET LA MORT

Après avoir été toute la nuit le jouet de la soldatesque et de ses ennemis, Jésus est condamné par Pilate a être crucifié. Il se soumet à tout. Et cependant lui qui a la toute-puissance à son service, qui d'un mot a renversé la cohorte venue pour le prendre, il pourrait se délivrer lui-même ; il pourrait appeler son Père céleste et ses anges à son secours. Il ne le fait pas, parce qu'il a renoncé à sa volonté propre. Il veut ce que veut son Père et son Père veut qu'il souffre et meure pour le salut du monde. Il se soumet. O le bel exemple de renoncement ! Nous aussi n'ayons pour la vie et pour la mort d'autre volonté que celle de Dieu. Que l'amour-propre soit sacrifié.

DEUXIEME STATION

JÉSUS REÇOIT LA CROIX SUR SES ÉPAULES

La croix doit être l'instrument du salut du monde ; ainsi le veut Dieu le Père. Aussi Jésus accepte avec amour de porter cet horrible fardeau qui servira à son supplice.

A chacun de nous aussi Dieu prépare des croix à porter. Il nous donne par là l'occasion de mourir à nous-mêmes en les acceptant de bon cœur. Ne rejetons pas ces croix ; faisons-en un moyen d'expiation, de mérite, de sanctification, d'apostolat. Dans ce but acceptons-les et portons-les de bon cœur.

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE : DÉFAILLANCE DANS LA VOIE DU RENONCEMENT

Jésus tombe une première fois, mais il se relève vite et se remet en marche vers le lieu de son supplice.

[1] Dom Guéranger, *Année Liturgique, Septuagésime*, p. 125-128.

Si nous voulons marcher dans la voie du renoncement, nous ne pouvons empêcher que le vieil homme ne se réveille en nous, nous cause des impressions de lassitude et nous porte au découragement.

Mais, à l'exemple de Jésus, sachons vaincre nos répugnances et reprendre aussitôt courage après nos défaillances. Le royaume des cieux souffre violence. Il n'y a que les violents qui l'emportent.

QUATRIEME STATION

MARIE S'ASSOCIE AU MARTYRE DE SON FILS

Si Marie n'eût écouté que son cœur, elle se serait élancée pour arracher son Fils des mains de ses bourreaux. Mais elle sait que c'est par ses souffrances et par sa mort que Jésus doit payer la rançon des pécheurs. Elle se renonce pleinement elle-même et se soumet entièrement à la volonté de Dieu, malgré le cruel martyre de son cœur.

O bonne Mère, vous voulez que nous soyons vos imitateurs. Soyez donc auprès de nous quand l'accomplissement du devoir nous coûtera davantage, quand nous aurons des croix plus lourdes à porter. Obtenez-nous alors un abandon complet entre les mains de la divine Providence.

CINQUIEME STATION

LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS

Le Cyrénéen ne céda qu'à la force : *Angariaverunt*. Jésus demande mieux de nous. Il veut que, pleins d'abnégation, nous soyons des Cyrénéens pour lui et pour nos frères.

Il veut aussi que nous pratiquions cet oubli de nous-mêmes pour accepter courageusement et même joyeusement les croix que la Providence nous envoie, pour supporter patiemment les torts du prochain à notre égard et pour aider nos frères à porter leurs croix. Le faisons-nous ? Prenons la résolution d'être plus courageux sur ce point à l'avenir.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE BRAVE TOUT POUR FAIRE PLAISIR A JÉSUS

Quel bel exemple de renoncement à lui-même Jésus nous donne quand, pour nous épargner les châtiments rigoureux mérités par nous, il permet que son auguste visage soit souillé de crachats, de boue et de sang !

Véronique suivit cet exemple quand, pour témoigner à Jésus sa compassion et lui rendre un affectueux service, elle s'exposa aux quolibets et à la brutalité des soldats.

Profitons de ces beaux exemples et ne soyons jamais les esclaves du respect humain, quand il s'agit de montrer notre fidélité et notre amour à Jésus honni, outragé autour de nous par les puissants et les forts. Acceptons, s'il le faut, d'être raillés, blâmés, de recevoir des horions et des injures.

SEPTIEME STATION

GRANDE LEÇON : PLAINDRE PLUS LES BOURREAUX QUE LES MARTYRS

Ce qui occasionna la seconde chute de Jésus, ce fut moins sa souffrance que l'affliction qu'il éprouva en pensant aux terribles châtiments que la ville de Jérusalem allait attirer sur elle par le crime du déicide.

Nous aussi, quand les méchants nous font souffrir, soyons plus touchés du mal qu'ils se font à eux-mêmes que de celui qu'ils ont l'intention de nous faire, puisque dans ce cas c'est nous qu'il faut féliciter si nous savons sanctifier nos croix, et ce sont eux qui sont à plaindre, car en voulant faire du mal à ceux qui aiment Dieu, ils n'en font qu'à eux-mêmes. Oh ! la consolante et instructive leçon !

HUITIEME STATION

JÉSUS OUBLIE SES MAUX POUR CONSOLER LES SAINTES FEMMES

« Ne pleurez pas sur moi, dit Jésus aux femmes de Jérusalem qui se lamentent en le voyant, mais pleurez sur vous et sur vos enfants, car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec, » c'est-à-dire de leurs concitoyens qui vont le crucifier ?

Jésus compatissant à la douleur des saintes femmes pendant que lui-même est accablé de maux, nous dit éloquemment de nous oublier nous-mêmes pour nous intéresser aux misères de notre prochain, même dans le cas où ses torts à notre égard seraient la cause de ses maux.

Il condamne par là l'odieux égoïsme qui fait qu'on ne pense qu'à soi, et il nous prêche aussi le pardon des injures, qui est l'un des plus beaux fruits du renoncement.

O Jésus, donnez-nous votre grâce pour que nous profitions de cette leçon.

NEUVIEME STATION

TROISIÈME CHUTE : LA PRÉSENTATION DE L'AMER CALICE

La troisième chute de Jésus eut lieu à quelques pas de l'endroit où il allait souffrir et mourir. La mort et les souffrances qui l'accompagnent ordinairement sont ce qu'il y a de plus pénible et de plus effrayant pour les hommes. Aussi, à l'approche de cette redoutable épreuve, il est bien permis de reculer d'effroi et de dire : « Mon Dieu, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Mais à la lumière de la foi et sous l'inspiration de l'amour, il est bien plus beau de dire en s'abandonnant de bon cœur entre les mains de Dieu : « Mon Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne. »

Oui, mon Dieu, j'accepte de souffrir et de mourir quand et comme il vous plaira.

DIXIEME STATION

L'ACCEPTATION PAR JÉSUS DU DÉPOUILLEMENT COMPLET

Arrivés au sommet du Calvaire, les soldats se jetèrent sur Jésus pour lui arracher brutalement tous ses habits. C'est à ce moment, ce semble, que Jésus aurait dû se servir de sa toute-puissance pour se défendre contre un pareil traitement. Mais non, il n'oppose aucune résistance, pas plus que l'agneau qu'on dépouille de sa toison.

Il veut nous apprendre par là à accepter sans murmure la perte ou le dépouillement de quelques-uns de nos biens, ou même de tout notre avoir. C'est le cas alors de dire avec le saint homme Job : « Dieu me les avait donnés, il me les ôte, que son saint nom soit béni, » même quand nous verrions nos ennemis jouir et se servir sous nos yeux de ce dont ils nous ont dépouillés.

Vous nous l'avez dit vous-même, ô Jésus, quicon-

que ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être votre disciple. Nous tous, ô divin Maître, nous voulons être et rester vos disciples.

ONZIEME STATION

JÉSUS SE LIVRE AUX BOURREAUX, POUR ÊTRE CRUCIFIÉ

Voici le comble de l'abnégation de soi-même : se laisser clouer, suspendre à une croix par d'horribles plaies ; c'est le renoncement complet à sa liberté pour se laisser lier en quelque sorte à d'atroces souffrances, sans adoucissement possible.

Jésus s'est renoncé jusqu'à ce point quand il aurait pu, simplement en le voulant, se délivrer lui-même. Il veut nous apprendre à accepter par amour pour lui la privation, même volontaire, de la liberté et la souffrance. La liberté ! comme les hommes insensés en abusent et s'asservissent par là au démon, au monde et à leurs passions ! Bien sages sont ceux qui renoncent à cette liberté et l'enchaînent par le vœu d'obéissance derrière le mur d'un cloître. Ils trouvent ainsi la sainte liberté des enfants de Dieu.

Quant à la souffrance, dont le monde a si peur, si elle est acceptée par amour, elle vaut mieux que tous les plaisirs des mondains ; elle donne même un avant-goût des joies de la patrie. Voilà ce que nous apprend Jésus en se laissant crucifier. Mettons-nous donc sur la croix avec lui.

DOUZIEME STATION

LA MORT PAR OBÉISSANCE

Pour Jésus, la mort fut l'achèvement de son sacrifice, l'immolation complète de lui-même. Il a voulu aller jusque là pour nous donner la plus grande marque d'amour possible et en même temps le plus bel exemple de renoncement et d'obéissance. En effet, c'est pour obéir à son Père qu'il a souffert la mort et la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Apprenons de lui à nous renoncer en obéissant. Poussons, nous aussi, l'obéissance jusqu'à la mort, c'est-à-dire abandonnons-nous totalement à Dieu en faisant mourir en nous le vieil homme, en renonçant à toutes ses convoitises.

C'est cette mort que nous produirons en nous en ne suivant jamais nos caprices, en vivant de règle et d'obéissance, en mortifiant continuellement nos sens et nos passions.

O Jésus, donnez-moi votre sainte grâce pour que, mourant ainsi à moi-même, je vous fasse vivre en moi.

TREIZIEME STATION

L'OBÉISSANCE DU CADAVRE

Joseph d'Arimathie et Nicodème, le soir du Vendredi Saint, descendent le corps de Jésus de la croix. C'est un cadavre inerte. Alors même qu'il garde sa personnalité divine, il n'a plus ni connaissance ni sentiments humains. Il est indifférent, insensible à tous les traitements : au coup de lance de Longin, aux embrassements de sa mère, aux larmes de Madeleine, aux derniers devoirs qui lui sont rendus. Il est complètement abandonné à la volonté de ceux qui sont là.

Voilà bien le modèle de l'abnégation chrétienne. *Perinde ac cadaver :* à l'instar du cadavre, s'abandonner à la volonté de Dieu et de ses supérieurs, en acceptant avec le même amour et la même reconnaissance les joies ou les peines, le repos ou le travail, la pauvreté ou la richesse, l'estime ou le mépris, la prospérité ou les revers, la santé ou la maladie, la vie ou la mort.

Tout ce qui nous vient de Dieu est pour notre plus grand bien si nous vivons dans son saint amour : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (Rom., VIII, 28).

Mettons-nous bien, avec Dieu, dans cette disposition d'abandon complet, imitant le petit enfant qui s'abandonne entre les mains de son père.

QUATORZIEME STATION

LES LEÇONS DU TOMBEAU

Pour faire la volonté de son Père, Jésus a pris pour lui toutes nos misères, y compris le tombeau, qui a été pour lui la porte d'entrée dans la gloire.

Pour nous, la tombe est la grande école d'abnégation et de détachement pendant que nous sommes encore vivants. Après notre mort, ces leçons viendraient trop tard, elles ne pourraient que nous inspirer un éternel remords. Mais pendant que nous marchons dans la vie, la tombe nous fait d'éloquents sermons.

A l'orgueilleux elle crie : « Tu veux monter, mais un jour il faudra bien descendre, quand tu viendras ici et que tu y resteras anéanti, humilié, oublié. »

Au voluptueux elle dit : « Tu vends maintenant ton âme pour les honteux plaisirs de la chair. Eh bien ! cette chair, je l'attends pour la livrer à la pourriture et aux vers ; et ton âme, où sera-t-elle ? »

A l'avare la tombe parle bien haut : « Tu veux amasser, amasser encore, amasser toujours, garder tout ce que tu amasses. Eh bien ! quand tu viendras ici, que te restera-t-il de ces biens trompeurs qui te séduisent ? Un cercueil et un suaire qui pourriront avec ton cadavre. Et quelle part auras-tu des biens éternels auxquels tu n'as pas pensé ? »

O mon Jésus, qui êtes descendu dans la tombe humilié, torturé et pauvre, et qui en êtes sorti glorieux, apprenez-moi à renoncer dès maintenant à tous les faux biens pour que je retrouve en vous, au delà de la tombe, les biens véritables et éternels.

IV

Pour apprendre l'humilité

Notre plus redoutable ennemi est l'orgueil. Aussi Jésus nous donne-t-il cette opportune leçon : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Et pour nous la faire mieux comprendre et mieux accepter, il a voulu dans sa Passion boire jusqu'à la lie le calice des humiliations. Rien n'y a manqué. C'est lui qui va nous le rappeler aujourd'hui. Ne perdons pas une de ses paroles.

PREMIERE STATION

APRÈS AVOIR SUBI MILLE AVANIES, JE SUIS CONDAMNÉ A MOURIR SUR UN GIBET

Je suis la splendeur de la gloire du Père. A moi sont dus tout honneur et toute louange, et cependant, dans ma Passion, on me fait subir les dernières humiliations et je m'y soumets.

Après mon arrestation, on me lie, on me met la corde au cou comme à une bête de somme ; un valet me soufflette chez Anne ; mes ennemis me couvrent de crachats. Accusé devant le Sanhédrin, je suis condamné à mort comme blasphémateur, puis jus-

qu'au matin je suis le jouet de soldats grossiers et inhumains. Après m'avoir bandé les yeux, ils me soufflettent en me disant : « Christ, devine qui t'a frappé... »

Chez Hérode, je suis tourné en dérision et revêtu de la robe des fous. Chez Pilate, je suis de nouveau accusé et enfin condamné à mourir sur un gibet. On me fouette, on me donne en spectacle. Pour faire de moi un roi de parade, on me revêt de quelques lambeaux de pourpre, on me couronne d'épines, puis les soldats de toute une cohorte défilent devant moi. Chaque soldat me crache à la figure et me frappe d'un roseau en disant : « Je te salue, roi des Juifs. » Un homme peut-il être mis plus bas ? Eh bien ! je souffre tout, sans ouvrir la bouche pour me justifier et pour me défendre.

Et vous, mes enfants si coupables, si misérables, vous ne pouvez pas supporter le moindre manque d'égards, la moindre humiliation ?

DEUXIEME STATION

ON ME CHARGE DE MON GIBET

En présence de toute la foule qui remplit la cour du prétoire, qui raille, qui insulte, on met sur mes épaules le bois de la potence qu'on m'oblige à porter moi-même. Je m'achemine ainsi vers le lieu de mon supplice, traité comme un scélérat, comme le rebut des hommes : *opprobrium hominum, abjectio plebis*. Tout le long du chemin on me rassasie d'opprobres.

Que mon exemple, mes enfants, vous apprenne à accepter la croix du mépris, que je n'avais pas méritée, mais qui vous serait bien due à cause de vos fautes, puisque tous vous êtes pécheurs, et même quelques-uns grands pécheurs.

TROISIEME STATION

MA CHUTE HUMILIANTE SOUS LE POIDS DE LA CROIX

Moi qui suis le Dieu puissant et fort, qui commande aux vents et aux flots, qui ressuscite les morts, je ne laisse voir, en allant au Calvaire, qu'impuissance et faiblesse ; je n'avance que péniblement, en chancelant, et presque dès les premiers pas je m'abats lourdement, la face contre terre, sous le poids de la croix, à la vue de la foule qui ricane, au milieu des soldats qui me maltraitent.

J'ai voulu par là vous rappeler que n'étant qu'imperfection et faiblesse, vous ne devez pas faire parade de force et de vertu, qu'au lieu de vous montrer présomptueux et téméraires, vous devez vous défier de vous-mêmes, car si vous vous exposez et si je ne vous soutiens pas, vous tomberez misérablement.

O Jésus, guérissez-nous de notre présomption, qui a été pour nous la cause de tant de fautes.

QUATRIEME STATION

MA MÈRE VIENT PRENDRE SA PART DE MES OPPROBRES

Ma mère, qui par son humilité a attiré sur elle les regards de complaisance du Tout-Puissant, a pratiqué cette vertu pendant toute sa vie, mais surtout pendant ma Passion. Elle n'était pas au Thabor, quand je révélai ma gloire à mes apôtres. Elle n'était pas là non plus au jour des palmes, quand Jérusalem, enthousiasmée, m'acclamait. Mais elle se trouve là quand elle doit avoir sa part de mes souffrances et de mes humiliations. Elle ne me quitte pas depuis le moment où elle me rencontre montant au Calvaire, jusqu'à ma sépulture.

Mes enfants, ne voudrez-vous pas, à son exemple, prendre votre part de mes humiliations, quand il faudra, pour me rester fidèles, subir quelques railleries ou être mis au rebut par les méchants ? Serez-vous assez faibles pour rougir de moi, en rougissant de ma religion, de ses ministres ou même de vos parents vertueux ?

CINQUIEME STATION

IL FAUT QU'ON FORCE LE CYRÉNÉEN A M'AIDER

Montant au Calvaire chargé du bois de mon supplice, j'étais en réalité un roi portant son sceptre sur ses épaules et allant s'asseoir sur son trône ; et ce trône, c'était la croix, d'où j'attirerais tout à moi. Ma mère seule comprenait ce mystère. Aussi tous me laissèrent dans mon isolement ; mes amis eux-mêmes, mes apôtres se tinrent éloignés et autour de moi je ne trouvai qu'indifférence, hostilité et mépris. On me laissa bien seul, et il fallut, quand on me vit défaillant, qu'on forçât un étranger à m'aider à porter ma croix. J'acceptai ces abandons, ces mépris, ces haines, sans me plaindre.

Et vous, mes enfants, vous êtes froissés, mécontents si on vous laisse de côté, si on ne fait pas assez attention à vous, si on ne vous a pas en grande estime. Vous ne m'imitez guère.

SIXIEME STATION

MON ÉTAT EXCITE LA COMPASSION DE VÉRONIQUE

Je suis le plus beau des enfants des hommes ; la gloire divine m'environne, et cependant je permets dans ma Passion que cette beauté soit voilée par les crachats, la boue et le sang.

Quelle leçon pour vous, filles vaniteuses qui vous complaisez dans une beauté souvent d'emprunt, toujours vaine et éphémère. Quelle leçon aussi pour vous, jeunes gens orgueilleux qui faites ostentation de luxe, d'opulence, tout en étant bien misérables. Hélas ! que cachent tous ces faux brillants ! Quelle misère ! Quelle malice !

Véronique essuie avec un linge les souillures de mon visage. Vous aussi, au lieu de ne vous occuper que de l'extérieur, songez à la boue, aux crachats des péchés qui souillent votre pauvre âme et que le ciel entier contemple en se détournant avec dégoût. Faites-les disparaître par les larmes et le repentir.

SEPTIEME STATION

MA SECONDE CHUTE, PLUS LOURDE QUE LA PREMIÈRE

Arrivé à la porte de Jérusalem, mon cœur se serre à la pensée que je suis traité comme un lépreux, relégué à l'écart, hors des murs. Quoi ? me voilà exclu de cette cité que j'aime tant, que j'ai rendue témoin de tant de prodiges !

A cette pensée, je tombe une seconde fois. J'eusse supporté d'être ainsi rebuté par des étrangers, mais être méconnu par les siens, c'est trop dur. Aussi, péniblement affecté, je tombe une seconde fois.

Mais ensuite, acceptant cet affront comme tous les autres, je me relève au milieu des railleries de la foule et je reprends le chemin du Calvaire.

Pour vous, acceptez-vous d'être ainsi mis à l'écart par les vôtres ?

HUITIEME STATION

JE MENACE LES PÉCHEURS, ET PARTICULIÈREMENT LES ORGUEILLEUX

Voyant de l'autre côté de la porte de la ville un groupe de femmes pleurer sur moi et se lamenter,